Thomas Edwards (2 January 1755) in which he speaks of selecting and revising his letters.

Montini also provides information about the corpus of Richardson's correspondence and where the manuscripts are to be found with a brief discussion of the existing editions, from Anna Laetitia Barbauld's to the monumental ongoing publication of all Richardson's extant letters commenced at the beginning of 1990 by Peter Sabor and Tom Keymer for Cambridge University Press.

This first Italian annotated edition of a selection of Richardson's letters is a work of sound scholarship, and the introduction proves rewarding for students and specialists alike.

Rosamaria Loretelli is professor of English literature at the Federico II University of Naples. In 2010, she co-edited *Britain and Italy in the Long Eighteenth Century* with Frank O'Gorman, and published *L'invenzione del romanzo. Dall'oralità alla lettura silenziosa*, which examines narrative forms from the *Odyssey* to the eighteenth century in relation to changes in reading practices.

Gabriel Sénac de Meilhan. *Les Deux cousins: Histoire véritable*, éd. Vittorio Fortunati. Paris: Honoré Champion, 2007. 184pp. 40€. ISBN 978-7453-1548-9.

En 1790, Gabriel Sénac de Meilhan fit paraître à Paris un conte oriental. Dans la ville de Chiraz, capitale de la Perse, le petit-fils d'un mufti reçoit en naissant de funestes présents. Nanti par une méchante fée de qualités supérieures (génie, grand cœur et franchise), il apprendra à ses dépens ce qu'il peut en coûter d'être trop bien né. Grâce aux soins de Vittorio Fortunati, on possède aujourd'hui une première réédition de cette « histoire véritable », où être élevé dans le sérail condamne à l'injustice et à la persécution.

Gabriel Sénac de Meilhan ne fut ni calife ni vizir, mais il connut très bien, en revanche, la cour de Versailles. Fils du premier médecin de Louis xv, il fut parmi les plus prompts représentants de la noblesse à faire leurs malles une fois que fut votée l'abolition des privilèges. Avant que *L'Émigré*, son œuvre maîtresse, ne relatât le long exil des « victimes errantes de la Révolution » (*L'Émigré*, éd. M. Delon [Paris: Gallimard, 2004], 31), l'homme de lettres livra, avec *Les Deux cousins*, le récit des mésaventures d'un jeune Aladin jeté par des revers de fortune sur les routes de Damas et de Bagdad. Au terme d'un périple aux allures tantôt sentimentales, tantôt utopiques, le héros rentre au bercail, où un nouveau tour de la fée qui l'avait jadis dangereusement doté lui fournit l'occasion de faire valoir son mérite et ses talents.

Rien de plus propice à cela qu'un soulèvement populaire doublé d'une menace d'invasion. Les révolutions révèlent les grands hommes. C'est du moins ce que pouvait encore espérer Sénac en 1790.

Les Deux cousins s'insèrent dans la production d'un auteur dont on connaît surtout le roman d'émigration, devenu l'objet d'un nombre croissant d'études depuis quelques années. L'introduction que donne Fortunati au conte de 1790 replace celui-ci à l'intérieur d'une œuvre autrement plus vaste. Romancier et fin moraliste, Sénac fut également penseur politique. La présentation le rappelle en multipliant les rapprochements entre l'histoire d'Aladin et divers ouvrages signés de la même main: les *Considérations sur les richesses et le luxe* (1787), celles *sur l'esprit et les mœurs* (1787), *Des principes et des causes de la Révolution en France* (1790) et *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution* (1795). Des lectures croisées faites par Fortunati se dégage un portrait de Sénac en digne héritier de La Bruyère, observateur critique des cabales de la cour et de son conformisme, superposé à celui d'un intendant aux espoirs trompés, qui brigua un temps la place de Necker. L'introduction situe en outre *Les Deux cousins* dans la lignée de Voltaire et de Rousseau. Le « conte philosophique tardif » (36) emprunte à *Zadig* et à *Candide*, puise dans les *Discours* et salue ostensiblement, entre deux larcins, le Montesquieu des *Lettres persanes*. Plus loin en amont, Fortunati observe l'influence déterminante de Fénelon, sensible notamment dans les enseignements en matière d'économie politique que tire le héros de ses aventures.

En dépit du nombre et de l'importance des modèles qu'il met en évidence, l'éditeur évite de river *Les Deux cousins* au passé. Il fait bien: on aurait tort de réduire le conte de Sénac à un réceptacle d'idées formulées par des maîtres qui, quelques mois seulement après la prise de la Bastille, appartenaient déjà à un monde révolu. Le texte à la lecture duquel nous sommes conviés contient davantage que les souvenirs littéraires d'un défenseur de l'ordre ancien: « Dans *Les Deux cousins* », remarque Fortunati, « les dernières lueurs de l'esprit philosophique coexistent [...] avec d'inquiétants nuages (pré-) romantiques » (36). Les troubles du temps se donnent à lire dans le dénouement du conte, qui voit le héros se retirer des affaires publiques pour cultiver, non pas exactement son jardin, mais les douceurs de l'amour, de l'amitié et des lettres. Au-delà du clin d'œil à *Candide*, cette fin annoncerait « l'individualisme, le sentiment d'isolement, de désadaptation, le désir de repli sur soi-même, qui seront propres surtout à la génération suivante », celle qui eut vingt ans au moment de la Révolution et qui subit ses « excès », ses « échecs » et ses « déceptions » (36).

Si *Les Deux cousins* demeurent relativement à l'abri des violences qui s'abattront sur les personnages de *L'Émigré*, pour qui la retraite ne sera plus même possible, force est de constater avec Fortunati que l'heure

d'un certain désenchantement y a déjà sonné. Que dire, se demande le mentor d'Aladin, à un homme qui se leurre? « Être de son avis et regretter ses illusions. Car elles sont seules le charme de la vie: [...] il n'y a d'heureux que l'état d'ivresse » (122). La redécouverte de cette « histoire véritable », savamment annotée, ne rendra sans doute pas leurs illusions perdues aux lecteurs d'aujourd'hui (du moins à ceux qui n'attendent plus rien des fées), mais on peut espérer qu'elle en charmera plus d'un. On se réjouit en tout cas que Fortunati en ait fait le pari.

Geneviève Lafrance est professeure régulière au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Elle est l'auteure de *Qui perd gagne: Imaginaire du don et Révolution française* (2008).